

## CHAPITRE I

---

# UNE ÉPOPÉE SOUILLÉE PAR UN FANTASME DOUTEUX

### LE VÉRITABLE ORCHESTRE ROUGE

Qu'y a-t-il de plus exaltant que de risquer, pour une Cause qu'on estime juste, sa réputation, sa liberté, voire sa précieuse et unique vie ? Existe-t-il quelque chose de plus envoûtant que de jouer avec ses collègues et ses amis, sa patrie et ses valeurs, avec les autres pays et leurs puissants services secrets, les déesses lumineuses ou noires des Idéologies pour essayer de façonner l'Histoire « se faisant » comme aimait à dire mon premier maître en analyses, Raymond Aron ? L'espionnage est le jeu des jeux. « Le Grand Jeu ». Et son épisode le plus pur mais également le plus tragique est offert par le sublime Orchestre rouge ayant opéré en plein cœur de l'Allemagne nazie avant et durant le choc titanesque des États-nations pendant la Seconde Guerre mondiale mais, dont la véritable histoire reste, en dépit d'une riche et souvent remarquable littérature, toujours mal connue en Occident.

L'exceptionnelle aventure se noue avec la montée en puissance du nazisme lorsqu'un des plus brillants représentants de la société berlinoise, Arvid Harnack, haut fonctionnaire au ministère de l'Économie, regroupe un petit cercle d'amis afin de s'opposer à la lèpre brune qui ronge son pays. Harnack rencontre Boris Gordon, le chef de la *rezidentura*<sup>1</sup> « légale » de l'ambassade soviétique de l'avenue Unter den Linden. La mécanique de l'espionnage est

---

1. Le lecteur trouvera le sens des termes techniques propres à l'art du Renseignement en fin de volume dans l'annexe « Des techniques très spéciales ».

enclenchée et le légendaire responsable des services de renseignement extérieur bolchéviques, Artur Artuzov, donne son autorisation au recrutement d'Harnack malgré le fait qu'intellectuel passionné il ressemble moins à un « espion » classique, collecteur clandestin de renseignements secrets, qu'à un animateur d'un courant politique auquel on n'octroie pas encore le nom glorieux de « Résistance ».

Le premier drame s'abat sur le futur Orchestre rouge — l'appellation *Die Rote Kapelle*, *Krasnaïa Kappela* en russe, n'apparaîtra que lorsque la Gestapo interceptera d'intenses émissions radio dans l'Europe occidentale qu'elle occupe — au cours de la seconde moitié des années trente. Hitler est installé au pouvoir, la terreur nazie s'abat sur le pays, le cercle de « résistants » s'étend autour d'Harnack. C'est le moment que choisit Staline pour lancer sa Grande Terreur et soumettre à une purge sanglante tant les révolutionnaires de la première heure que les éléments « cosmopolites » susceptibles d'être séduits par la « Révolution mondiale » prônée par l'abhorré Trotsky. Le compétent et dévoué Boris Gordon est rappelé à Moscou où il est exécuté, de même que le chef de la section allemande, Otto Chteinbück, ainsi qu'Artur Artuzov lui-même qui, au fond de sa cellule de la Loubianka, écrit, avec son propre sang, des notes désespérées, clamant, avec une vigueur toujours aussi émouvante quand on les lit trois quarts de siècle plus tard, qu'il n'est pas un « espion » allemand ou anglais<sup>1</sup>.

La liaison avec Harnack et ses amis est coupée. Le successeur de Gordon ne désire pas s'occuper de questions aussi dangereuses et, lorsqu'il tombe malade, il ne sera même pas remplacé à la *rezidentura* de Berlin. Les hommes et les femmes regroupés dans la résistance allemande au nazisme — l'Américaine Mildred Harnack ou Libertas Schulze-Boyzen issue de la meilleure aristocratie allemande, courtisée à ce titre par le maréchal Goering en personne, sont aussi admirables que leurs maris — dépassent pourtant alors la soixantaine. Placés au cœur du III<sup>e</sup> Reich, ils connaissent ses secrets les mieux gardés et suivent au jour le jour la progression de la volonté hitlérienne d'envahir le Saint-Empire communiste.

---

1. On trouve une reproduction de ces lettres dans le luxueux album, *Lubianka 2, iz istorii otchestvennoï kontzrazvedki*, Moscou, sans mention de date ou d'éditeur, que les services de sécurité actuels du FSB de la Fédération de Russie ont consacré à l'histoire du contre-espionnage russe.

Qu’importe le silence russe ! Le désespoir n’envahit pas les résistants qui, sans être tous des communistes convaincus — la plupart, tel le philosophe Adam Kuckhoff, sont de sensibilité social-démocrate alors que le bras droit d’Harnack, l’époux de la belle Libertas au prénom prédestiné, officier affecté à l’état-major de l’Armée de l’Air allemande, Harro Schulze-Boyzen, petit-neveu du fondateur de la Marine prussienne, l’amiral Tirpitz, estime, en bon militaire, que seule la force des armes peut abattre le monstrueux Hitler —, se lancent dans un travail de propagande auquel ils ne renonceront jamais, imprimant des tracts ou collant des affiches dans la capitale du « Reich de mille ans » quadrillée par les SS et la Gestapo.

Les relations entre la résistance allemande et les services secrets de Staline ne seront renouées — ô honte ! ô aberration ! — que quatre mois avant la date funeste du 21 juin 1941 après que l’admirable agent soviétique « Breitenbach », haut dignitaire allemand de la Gestapo révolté par les horreurs nazies — qui ne faisait pas partie du groupe d’Harnack mais avait été lui aussi, abandonné par le NKVD — eut lancé par-dessus le mur de l’ambassade russe un message angoissé, signalant le danger mortel planant sur la « patrie du socialisme ».

Tel Phénix, les services secrets communistes renaissent perpétuellement de leurs cendres et les jeunes successeurs des fusillés de la Grande Terreur fouillent les archives, découvrent, stupéfaits, l’extraordinaire fiabilité de Breitenbach, apprennent l’existence d’Harnack et de ses amis. Après avoir interrogé dans leurs cellules les rares survivants de la sanglante purge, ils obtiennent enfin l’autorisation, devant la gravité de la situation signalée par le message tombé du ciel, d’implanter d’urgence à la *rezidentura* de Berlin un envoyé spécial chargé de tirer au clair la réalité de la menace pesant sur le Saint-Empire.

Ricanement de l’Histoire, la mission de rétablir la liaison avec les héroïques Harnack, Schulze-Boyzen, Kuckhoff revient au jeune Alexandre Korotkov, un protégé de l’initiateur et chef d’orchestre de la Grande Terreur, le sanglant Iejov. « Illégal » à Paris dans les années trente, Korotkov n’a pas hésité une seconde à exécuter les ordres de Staline et c’est de ses propres mains qu’il a tué un transfuge de la Guépéou, Agabekov, et le secrétaire parisien de Trotsky.

Les purs idéalistes du futur Orchestre rouge sont placés entre les pattes rougies de sang d’un assassin.

Enthousiaste et dynamique, modèle presque parfait de « l'homme nouveau » forgé par le stalinisme triomphant, Korotkov n'en effectue pas moins, une fois arrivé dans le Berlin de Hitler, un travail remarquable. Avec un rare courage, il déjoue les surveillances de la Gestapo tout en négligeant l'indifférence ou l'hostilité du *rezident* en titre qui, ami intime du chef du NKVD, Béria, n'écoute qu'un agent allemand miraculeux, sans soupçonner un instant que ce « double » est briefé par Hitler en personne lorsqu'il garantit à un Staline buvant du petit lait l'amitié indéfectible du Führer et la poursuite éternelle du pacte de non-agression germano-soviétique.

Se démenant avec l'énergie et la bravoure qui lui sont propres, Alexandre Korotkov — entré à ce titre dans la légende des services secrets russes — multiplie « rencontres conspiratives » sur « rencontres conspiratives » dans le Berlin nazi avec Harnack et Schulze-Boyzen, Kuckhoff ou Breitenbach. Terrifié par ce qu'il apprend des résistants à Hitler, il prend le risque — immense à l'époque — de résumer ses télégrammes continuels au Centre en un rapport de quatorze pages d'une dactylographie serrée à l'intention personnelle de Béria où il annonce, avec un luxe de détails sidérants car citant *plus d'une centaine* d'informations incontestables, l'invasion imminente du Saint-Empire communiste par les armées de Hitler. « Message du 16 juin 1941. Une source travaillant à l'état-major de l'aviation allemande communique — il s'agit de l'admirable Harro Schulze-Boyzen — : tous les préparatifs militaires relatifs à la préparation d'une agression militaire contre l'URSS sont pleinement terminés et on peut s'attendre à un coup à n'importe quel moment<sup>1</sup> ».

« À préciser davantage », marquera Staline sur cet extraordinaire document. Les résistants berlinois ont travaillé et risqué leur vie pour rien.

Le drame ne s'arrête pas là. Prisonniers de la volonté de Staline d'éviter toute « provocation » pouvant irriter Hitler, Korotkov et le « Centre » de Moscou ne peuvent prendre les mesures de précaution qui s'imposent. Ils ne remettent aux résistants que deux postes radio — dès le début probable

---

1. *Otcherki Istorii rossiïskoï vnechnēi razvedki*, Moscou, Mejdunarodnye Otnochenia, 1991-2003, tome III, p. 430-31. Ces monumentales « Esquisses de l'Histoire du Renseignement extérieur russe » publiées en cinq tomes portent le copyright du SVR, le service de renseignement extérieur russe actuel. Enrichies par des documents exceptionnels, elles sont indispensables à tous ceux qui s'intéressent à l'espionnage mais elles n'ont pas, malheureusement, été traduites du russe ni aux États-Unis ni en Europe.

de la guerre, l'ambassade soviétique et sa *rezidentura* seront fermées —, ne forment pas les techniciens pour les manipuler, n'envoient pas à temps le livre de code.

Comble de malheur, lorsque les Panzers commencent à déferler dans les steppes russes, les résistants allemands, qui, bravant la Gestapo, ont bricolé d'eux-mêmes les appareils, n'émettent que dans le vide. Les radios remises par Korotkov n'avaient pas, en effet, de portée suffisante pour toucher une Armée rouge en pleine débâcle devant l'irrésistible poussée nazie. Confiant dans Hitler et dans son agent « double », se méfiant des « internationalistes » cosmopolites désireux de le brouiller avec le Reich pour éviter un débarquement en Angleterre, Staline a, en effet, malgré les avertissements de la résistance berlinoise, refusé à son état-major, d'ailleurs décimé lui aussi par la Grande Terreur, de modifier quoi que ce soit à son « ordre de bataille » ni, même, de placer ses troupes en état d'alerte.

La tragédie finale peut commencer. L'invasion du Saint-Empire a démontré toute la justesse des renseignements obtenus par les antifascistes de Berlin, mais comment rétablir la liaison avec des hommes qui apparaissent maintenant comme les riches détenteurs d'une véritable manne céleste ? Si Korotkov, après une dernière et héroïque « rencontre conspirative » avec Schulze-Boyzen le jour même de l'invasion de l'Union soviétique, a été expulsé avec toute l'Ambassade russe, les services de renseignements militaires du GRU de l'Armée rouge, chargés par la nature de leur mission de faire face à toute guerre même si elle n'est pas prévue par le « Guide », disposent dans l'Europe occupée par les nazis de deux *rezidentura* « illégales », dotées de moyens de transmissions puissants et modernes. Ordre est donné à l'un de leurs responsables en Belgique de profiter de son passeport d'une neutre Amérique latine pour se rendre d'urgence à Berlin.

Gourévitch, nom de code : « Petit Chef », rencontre ainsi Harro Schulze-Boyzen. Mais, de retour en Belgique, pour rendre compte des précieuses informations que l'officier d'état-major de la Luftwaffe lui a transmises sur l'état réel, après ses premières pertes, de l'Armée allemande qui se trouve maintenant devant Moscou, il fait émettre ses opérateurs de Bruxelles à un rythme effréné.

Ce qui devait arriver arriva : très performants, les services d'interception de la *Funk Abwehr* nazie localisent les postes soviétiques dans une petite maison de la rue des Attrebatas. La Gestapo organise une descente de police,

se saisit d'opérateurs radio russes qu'elle torture et, conséquence du manque d'expérience des jeunes Soviétiques, s'empare même de messages en clair qui n'ont pas été détruits sur le champ après avoir été lancés sur les ondes. Le décryptement peut commencer, qui va révéler à un « *kommando* » spécialement créé par les nazis les noms et les adresses berlinoises des résistants allemands désirant renverser Hitler et que Gourévitch — fausse identité : Sierra — devait rencontrer à Berlin.

La chasse à l'homme confine à l'horreur. Pendant que les chefs du GRU sauvent leurs vies en acceptant de participer à un « jeu-radio » avec Moscou, les résistants allemands sont, eux, torturés, jugés et mis à mort avec une rare sauvagerie. Les hommes sont pendus et les femmes guillotines. Les admirables Mildred et Arvid Harnack, Libertas et Harro Schulze-Boyzen périssent, ainsi qu'une soixantaine de leurs compagnes et compagnons mais, avant leur dramatique chute, ils ont réussi un nouvel exploit hors du commun. Cette fois par l'intermédiaire d'un homme d'affaires envoyé à Berlin par la *rezidentura* « légale » de la neutre Suède, les héros allemands de l'Orchestre rouge sont parvenus à communiquer à Moscou un nouveau renseignement d'une importance littéralement vitale : après l'échec nazi devant la capitale soviétique, la prochaine offensive d'été de la Wehrmacht hitlérienne partira en 1942 non vers Moscou, sauvée l'hiver précédent grâce notamment à l'information de Richard Sorge selon laquelle le Japon ne prendrait pas l'URSS en tenaille tant qu'il n'aurait pas réglé son compte aux États-Unis, mais vers le Caucase et ses champs d'un pétrole dont le Reich a un besoin pressant.

On aurait voulu que le sacrifice ultime de l'Orchestre rouge ait été déterminant et, comme on aime l'affirmer aujourd'hui à Moscou, que leur mort héroïque ait permis la victoire de Stalingrad. Il semble hélas qu'il n'en a rien été : dernier rictus de l'Histoire, l'état-major russe, quoique convaincu de la « solidité » du renseignement, n'a pas osé prendre le risque, qui aurait été démentiel, de dégarnir la défense de la capitale du Saint-Empire submergé par la vague brune.

Après n'avoir pas été écoutés au printemps 1941, les héros de la résistance berlinoise ont sacrifié leur vie pour un mirage. Mise à part la Russie qui continue à les célébrer régulièrement, notamment par la projection d'un beau documentaire télévisé que j'ai eu le grand honneur de commenter avec Markus Wolf, leur mémoire n'est défendue que du bout des lèvres — incom-

préhension et rejet de « l’espionnage » — dans la nouvelle et, selon les vœux de ces sublimes héros, démocratique Allemagne.

## LA NAISSANCE D’UN MYTHE

Je crains d’avoir, dès le début de cet ouvrage, pris à rebrousse-poil ceux de mes lecteurs qui, comme moi, ont admiré à juste titre le superbe livre de Gilles Perrault que, fasciné depuis toujours par cette épopée, j’ai initié en son temps, *L’Orchestre rouge*<sup>1</sup>. Comment ai-je osé, en effet, dépeindre le combat des services secrets soviétiques au cœur de l’orgueilleux « Reich de mille ans » sans hisser sur un piédestal le grand Leopold Trepper qui, de Paris, aurait, en dirigeant le merveilleux Orchestre rouge, gagné la guerre à lui tout seul ?

Si je n’ai même pas eu, dans mon récit pourtant fondé sur des documents russes incontestables, à citer le nom du héros de Gilles Perrault, c’est que la réponse est d’une aveuglante clarté : « L’affirmation selon laquelle les participants de l’Orchestre rouge en Allemagne étaient dirigés à partir d’un seul centre à l’étranger et que son responsable était, soi-disant, l’officier de Renseignement militaire Léopold Trepper constitue une erreur<sup>2</sup>. »

Or ce jugement en forme de couperet de guillotine ne provient pas d’un de ces « brûlots anticommunistes » que, star de toutes les gauches, Gilles Perrault aime dénoncer, mais de l’ouvrage officiel que j’ai déjà eu l’occasion de citer et que viennent de publier dans la Russie actuelle non des révisionnistes ignares et mal intentionnés mais les services de renseignements russes eux-mêmes, auxquels on reproche suffisamment de perpétuer et glorifier outre mesure les traditions et les pratiques de leur ancêtre du KGB soviétique.

Pourquoi donc ce fossé entre le chant lyrique de Perrault — et, par voie de conséquence, de tous les auteurs reprenant sa thèse en boucle — et la vision glaciale des services secrets russes ?

Tout débute, durant l’atroce occupation de l’Europe, par la lourde mythologie germanique, rendue encore plus insoutenable par la crapulerie nazie. S’étant, avec une dérisoire facilité grâce aux techniques de repérage d’une goniométrie qu’elle maîtrise mieux que le renseignement « humain »,

1. Gilles Perrault, *L’Orchestre rouge*, Paris, Fayard, 1967.

2. *Otcherki istorii...*, *op. cit.*, t. III, p.415.

emparée d'agents communistes, la flicaille nazie ne peut avouer à son Führer bien-aimé la sidérante découverte que le décryptage des messages russes vient de lui permettre de faire : il existe, au sein de l'élite intellectuelle et politique du pur et aryen III<sup>e</sup> Reich un noyau de résistance au triomphant national-socialisme. Soucieux de se mettre en valeur — les nervis nazis ont déjà attribué, avec l'inévitable romantisme allemand, le nom lyrique d'Orchestre rouge aux émetteurs qu'ils ont repérés —, les sbires de la Gestapo préfèrent, on les comprend, insister sur l'efficacité littéralement phénoménale des « espions soviétiques » qu'ils sont parvenus à démasquer et qui, seuls, souilleraient le lumineux Reich promis à un destin millénaire. « La causalité diabolique », aurait dit le grand historien de l'antisémitisme, mon regretté ami Léon Poliakov, disciple lui aussi de Raymond Aron.

Un concours de circonstances vient étayer cette réconfortante thèse policière. Pour le Centre de Moscou, le nom de code de Trepper au cours de cette mission est effectivement, alors qu'il est d'habitude appelé « Otto », « Grand Chef ». Mais les nazis négligent le fait que « *Bolchoï Chef* » n'a en russe qu'une faible connotation hiérarchique — pour rendre le sens de commandement suprême que lui attribuent abusivement les Allemands, il aurait fallu dire : *Glavnyi Natchalnik* — et vise surtout à le distinguer du second « illégal » du GRU installé à Bruxelles et, lui, nommé « Petit Chef ». Les deux hommes auraient pu ainsi s'appeler « Grande » et « Petite Tomate » mais, pour la Gestapo, avoir arrêté à Paris le « Grand Chef » bolchevique en Europe occidentale occupée, l'avoir amené, en échange de la vie sauve, à collaborer avec elle dans un jeu-radio avec Moscou constitue un titre de gloire qui ne peut que la valoriser auprès du moustachu et hystérique Adolf Hitler.

Au lourd romantisme allemand des années de guerre s'ajoute alors, dans les années soixante, l'éternelle légèreté française. Prenant pour argent comptant les rapports de la Gestapo que je lui avais communiqués afin de lui permettre d'épanouir son unique talent à partir d'un sujet digne de lui, le jeune et brillant écrivain Gilles Perrault ne se trouve pas en mesure, durant cette époque encore exacerbée de « guerre froide », d'aller enquêter à Moscou et de demander au KGB de lui ouvrir ses archives, mais tombe sous le charme — indubitable — de Trepper qu'il a l'immense mérite d'avoir retrouvé en Pologne alors que tous les services secrets occidentaux en avaient perdu la trace.